

Spectacles



Le chef d'orchestre Léo Ferré en répétition au Palais des Congrès.

Léo Ferré : toute la musique

Une allée ouvre en deux la mer noire des 140 musiciens et choristes massés sur la scène du Palais des Congrès. Et Léo Ferré semble marcher sur les eaux. Lorsqu'il entre, il est échevelé, livide, sanglé dans un vague battle-dress couleur de suie, corseté d'arrogante humilité. Pour la première fois en France, il va diriger. Sans baguette, sans partition : « Continuer d'apprendre sans savoir. »

Allez ! Que caracole Coriolan, « Muss es sein, es muss sein » (« Cela doit-il être, cela est »), comme disait ce « sourdingue » de Beethoven. Voici le pianiste Dag Achatz, fidèlement manchot par respect pour Ravel, et Ferré, qui concertise de la main gauche. Voilà « La Chanson du mal aimé » d'Apollinaire, le bien-aimé.

Voilà d'autres chansons qu'il ne doit qu'à lui-même, poèmes rageurs et tendres qui parlent de « La Solitude », de « L'Oppression », des « Amants tristes » ou de « La Mort des loups ». Ces loups-là, « sans queue ni tête », ce sont Buf-fet et Bontems...

Le courant passe. Alors, Léo Ferré, Saturne en chemisette, met des ailes à ses angoisses et renonce presque à la volupté de l'invective.

« La musique souvent me prend comme l'amour », a-t-il écrit. Au Palais des Congrès, jusqu'au 30 novembre, la musique, en effet, le prend, l'emporte, le métamorphose, le rend enfin « heureux comme un petit enfant candide ». Et son bonheur est contagieux. D. H. ■